

L'ÉNONCIATION ADOLESCENTE

Remarques psychosémiotiques

Excellent intitulé que celui du dossier auquel nous sommes invité à participer, tant le choix du «dire» ouvre un paradigme qui parle d'emblée au linguiste-sémioticien¹. Paradigme qui évoque ce moment mémorable où une linguistique de l'énonciation, du «dire», précisément, venait heureusement combler, avec les travaux décisifs d'un Émile Benveniste², un espace de recherche explicitement exclu par une linguistique du «dit», de l'énoncé.

S'intéresser au « dire adolescent », c'est, paradoxalement, se détourner de l'écoute et de l'analyse de la structure et du contenu de l'énoncé³ (aux niveaux prosodiques, phonétique, syntaxique, lexical, sémantique, etc. .) pour se centrer sur le processus même de production de cet énoncé, et sur les traces formelles que cet énoncé garde en lui de ce mouvement générateur.

Et l'hypothèse centrale que nous développerons ici est que la connaissance de l'adolescence pourrait passer par l'inventaire, la description et l'analyse sémio-linguistiques des *modes d'énonciation* originaux réinventés par les adolescents pour tenter d'élaborer des réponses à un questionnement inexprimable dans le cadre de l'échange conversationnel standard, fût-ce avec un pair. Indicible interrogation qui s'origine, selon nous, entre autres, dans un scénario fantasmatique caractéristique du passage de l'infantile au juvénile.

Quels modes d'énonciation ?

Nous nous contenterons ici d'évoquer ces modes d'énonciation qui sous-tendent la production de discours⁴ adolescents typiques et familiers :

- *discours verbaux oraux ou écrits* : conversation téléphonique prolongée ; tag, recherche d'une signature, écrits intimes, épistolaires, etc.
- *discours non verbaux* : gestualité, présentations du corps (habillement, coiffure, tatouages, bijoux, etc.), pratiques alimentaires, gestion spécifique du cycle nyctéméral, pratiques corporelles de groupe (danse, relation à la musique), etc.

Nous limitant ici aux discours verbaux, nous remarquons que ces nouvelles formes discursives jaillissant à l'adolescence s'organisent précisément autour d'une prégnance de l'*énonciation*, du mouvement même du «dire» au détriment du «dit», du contenu de l'énoncé (ce qui ne laisse pas d'étonner, voire d'exaspérer l'adulte, tenté qu'il est de juger certaines de ces pratiques insensées) ⁵.

Ainsi la *recherche d'une signature* ⁶ nous apparaît-elle comme une quête de pure énonciation, d'un message presque dépourvu d'énoncé : le sujet se présente à autrui comme idéogramme synchrétique, sans rien dire ni de lui ni du monde, forme, équivalent idéographiques du « Me voici. » Cette quête typiquement adolescente se manifeste aussi dans certaines pratiques du «tag», sorte de logo répété, inlassablement, déclinaison d'une identité-phénomène⁷. Tag aux antipodes, pour ce qui est de l'énonciation, des poétiques inscriptions murales de 1968 : le sujet de l'énonciation, anonyme et dissimulé, s'effaçait alors totalement derrière l'énoncé. «Sous les pavés il y a la plage» : personne ne parle ici, le discours paraît se tisser de lui-même, édictant la révélation ; le sujet énonçant se tient aussi caché derrière les apparences, comme le sable sous la dure carapace de la Ville.

N'avons-nous pas là des variations historiques du mode d'apparition, de manifestation du sujet adolescent : la prudente dissimulation derrière une vérité soi-disant anonyme, ou bien la monstration, mais réduite à une auto-présentation soigneusement vide d'énoncé ?

Si nous en venons maintenant aux productions discursives «pleines» (entendons par là des productions conjoignant le plan de l'énonciation et celui de l'énoncé), on rencontre les formes familières, très autobiographiques, des écrits intimes, adressés à soi-même ou, justement, aux amis intimes. Nous reviendrons un peu plus loin sur l'analyse énonciative de ces productions, qui jouent un rôle déterminant dans la quête d'identité de l'adolescent.

Mais il convient de s'arrêter un instant sur la communication téléphonique. Si, bien entendu, les adolescents pratiquent, comme les adultes, la communication à finalité pratique (ainsi celle qui fixe les sacro-saints rendez-vous), il existe un genre tout différent, celui d'une communication prolongée⁸ (qui peut durer plusieurs heures), avec en général un pair intime, quotidiennement fréquenté. La communication, alors, n'épouse nullement la structure du dialogue : elle est apparemment constituée d'une alternance de longs monologues pendant lesquels l'interlocuteur se limite à maintenir le contact.

Nous proposons de voir dans ce genre énonciatif un véritable «oral intime» : le « tu », en effet, y est pratiquement réduit à la fonction phatique⁹.

Un fantasme d'auto-engendrement

Nous avons développé ailleurs¹⁰ une hypothèse selon laquelle ces nouvelles pratiques d'énonciation répondraient à un questionnement interne pressant impossible à mettre en discours linguistique. Ce questionnement serait lié à un scénario fantasmatique que nous avons dénommé «fantasme d'auto-engendrement» : l'adolescent, confronté à et refusant cette réalité d'être le produit, à son insu, de deux sujets désirants, tenterait de mettre en place des scénarios soit « agis » soit « symboliques » pour se placer à l'origine de sa propre existence, expulsant par là même les parents-usurpateurs.

Le désir de s'engendrer soi-même peut en effet, à nos yeux, éclairer singulièrement le sens de certaines conduites dites à risques, dont les pratiques addictives, ainsi toxicomaniaques.

- Franchir, de nuit, en mobylette, tous feux éteints, sans casque, un carrefour au feu rouge est un exemple banal de cette mise en scène dans l'acte : la prise de risque potentiellement mortel, à l'initiative du sujet, produit ce que nous appellerons un effet de re-naissance, dans l'au-delà du lieu et du moment dangereux : une nouvelle vie pour un sujet « nouveau-né ». Cette mise en scène peut aussi excéder la dimension de l'individuel, et devenir un véritable rite d'initiation pour l'admission dans un groupe (ainsi traverser en rampant une autoroute de nuit).
- Le jeu dit de la « tirette » pratiqué par certains adolescents toxicomanes consiste à s'injecter sciemment une overdose et à la reprendre immédiatement dans la seringue : meurtre et renaissance provoquée s'enchaînent quasi instantanément, dans un scénario-limite où le sujet cumule les rôles opposés en un laps de temps très court, avec un risque de mort excessivement élevé.
- Enfin, certaines tentatives de suicide pourraient apparaître comme actes de maîtrise de la fin d'une existence, faute d'avoir réussi, fût-ce symboliquement, à en régir le début (ou plutôt, pour parodier le jargon informatique, la « re-initialisation »).

Mais qu'entend-on par énonciation ?

Il est temps de revenir un instant à Émile Benveniste, de mesurer l'ampleur de la révolution épistémologique qu'il a provoquée dans les années 1970 en posant la dimension de l'énonciation. Ainsi, nous semble-t-il, pourra-t-on mieux saisir à quel point l'adolescence constitue une période où les processus d'énonciation (re)découverts coïncident avec les transformations corporelles, psychiques, avec les questionnements internes que nous avons évoqués. Il faut aussi soigneusement distinguer le sens du concept d'énonciation chez les linguistes de celui, par exemple, que propose Lacan¹².

Benveniste remet en cause rien moins que le choix saussurien de donner à la linguistique naissante la *langue* comme objet, au détriment de la *parole*. Fortement influencé par la phénoménologie et aussi par la philosophie du langage¹³, le linguiste propose d'accorder le primat au *discours*, et donc à l'énonciation : « L'énonciation est cette mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation. » [« L'appareil formel de l'énonciation », *Langages*, 12] Il précise : « Avant l'énonciation, la langue n'est que la possibilité de la langue. Après l'énonciation, la langue est effectuée en une instance de discours, qui émane d'un locuteur, forme sonore qui atteint un auditeur et qui suscite une autre énonciation en retour. » [« L'appareil formel de l'énonciation », *Langages*, 14]

Il faut noter ici que ce que Benveniste dénomme excellemment *instance* marque le lieu de la rupture épistémologique avec la linguistique saussurienne, et sa descendance d'obédience formelle (Hjelmslev, Greimas,...) : l'instance de discours conjoint en effet deux *je* dont le statut diffère du tout au tout : l'un est bien une *forme* linguistique, mais l'autre est de l'ordre de la *substance*. Cela signifie que l'instance de base est bien le *corps* : de là l'emploi si fréquent du terme de *présence*, ancrage spatio-temporel que seul l'acte d'énonciation rend possible. Le sujet de l'énonciation se constitue en *centre* par rapport auquel le monde spatial s'organise : l'espace du discours n'est nullement un espace homogène, euclidien ; il est hétérogène, engendré par la *présence de la personne*. Et, de la même façon, le temps du discours n'a rien à voir avec le temps objectif, physique ou chronique : le présent, par exemple, est bien ce centre de parole engendré par la présence même d'une personne : présent, présence. Citons Benveniste : « Le présent est cette présence au monde que l'acte d'énonciation rend seul possible (...) Ce présent [est] continu, co-extensif à notre présence propre. » [*Problèmes de linguistique générale*, tome 1, 83]

L'acte d'énonciation, on l'a saisi, permet au locuteur de se poser comme sujet : le *je* est une forme linguistique vide qui se remplit de la substance de la personne, devenant ainsi centre d'espace et source de temps. D'autre part, Benveniste insiste sur le fait que l'acte d'énonciation suscite une autre énonciation en retour : le *je* implante l'autre en face de lui comme *tu*. Le dialogue humain s'enracine dans la réalité d'une double présence, sensorielle, corporelle.

On est là aux antipodes d'une linguistique logico-formelle, détachée du monde, persistant dans la dénégation de la prise en compte d'un sujet de l'énonciation *incarné*.

Heur(t)s et malheurs de la coïncidence

Le *je* substantiel, corporel engendre donc le *je* formel, linguistique et cet acte fondamental permet au locuteur de se poser comme *sujet*, comme *présence*, de devenir le centre des coordonnées spatio-temporelles. Mais avec cette difficulté centrale que, chez l'adolescent, l'*instance de base de l'énonciation*, le *corps*, est instable, et sujette à mutation incontrôlable.

On saisit à quel point le scénario de l'acte d'énonciation ne peut que faire écho, entrant en coïncidence, chez l'adolescent, avec le scénario fantasmatique d'auto-engendrement que nous évoquions. L'acte d'énonciation en est, de fait, la métaphore permanente.

De là, sans doute, souvent, la grande difficulté du dialogue adolescent-adulte(parental), tant l'adulte ne peut percevoir les profonds enjeux de l'énonciation verbale chez l'adolescent, tenté qu'il est naturellement de ne prendre en compte que le contenu de l'énoncé, que le dit. De là ce sentiment si banal et fréquent qu'a l'adolescent de ne pas être compris de l'adulte, légitimement incapable d'*écouter l'énonciation*, mouvement qui porte pourtant l'essentiel du sens¹⁴. D'autant que l'énoncé peut souvent receler des éléments provocateurs, insupportables qui finissent de détourner complètement l'attention de l'interlocuteur, et ne l'aident en rien à s'intéresser au geste énonciatif lui-même, à le valoriser, à y répondre.

L'échec répété du dialogue peut conduire l'adolescent à se murer dans un silence impénétrable, avec des risques réels de passage à l'acte, de dépression¹⁵.

Ainsi comprend-on mieux les raisons profondes qui poussent les adolescents à privilégier des situations d'énonciation bien plus propices, telles que la communication téléphonique évoquée *supra* et, surtout, les situations d'énonciation écrites, comme le journal intime, ou la lettre.

L'écriture garde en effet la trace matérielle de l'aboutissement de l'acte d'énonciation : et le *je* écrit est toujours un autre. D'autre part, l'écriture autorise un engendrement en abîme de *je* successifs constituant une sorte de généalogie.

Une adolescente avait communiqué à son enseignante un texte libre¹⁶ où elle commençait justement par contester l'incontestable : on ne décide pas de sa naissance, et le destin est là pour déterminer « une vie de pauvre, une vie de riche. » Ces deux formes de vie étaient d'ailleurs équivalentes à ses yeux dans la nullité de sens. L'adolescente imaginait alors qu'elle pourrait être un cosmonaute, un poète, et enfin un « homme invisible » ; elle ruinerait les riches et secourrait les pauvres ; elle anéantirait les racistes et arrêterait les guerres. Après avoir ainsi bouleversé le monde, elle écrit : « Et là ça vaudrait le coup de nêtre (sic) ! » Puis elle enchaîne sur la conscience qu'elle a que « ceci n'est qu'un rêve ». Et le texte pourrait s'arrêter là, dans le réveil lucide, le retour à la réalité. Mais le texte se poursuit, grâce à l'ouverture de guillemets. L'ancien *je* ayant succombé à l'épreuve de réalité, les guillemets permettent l'apparition d'un *je* « nouveau-né » dont elle raconte très brièvement la réussite de la quête, là où le précédent avait échoué.

Ce beau texte est un exemple parlant de la manifestation prégnante du fantasme d'auto-engendrement, mais surtout de la *puissance de l'écriture comme moyen symbolique de résolution* : l'ouverture des guillemets est à nos yeux la marque linguistique formelle de l'acte *symbolique* d'auto-engendrement. Et l'on ne peut que rester confondu devant le fait qu'une adolescente en échec scolaire massif et chronicisé se soit ainsi saisie du sens profond de l'écriture.

Tous les adolescents, avons-nous rappelé, n'accèdent pas à ces formes de résolution symbolique du questionnement interne qui les obsède. Nous avons évoqué la pratique du tag comme inscription répétée, signifiant d'un « je » qui ne dépasse pas l'auto-présentation plus ou moins rageuse et provocatrice, sans parvenir à décliner des prédicats qui lui donneraient une consistance (comme dans le récit, ci-dessus, de l'adolescente). Le tag reste donc une forme anté-discursive, anté-narrative, soumise, d'ailleurs à un code graphique bien reconnaissable qui rappelle une autre soumission, celle de la stricte conformité à l'uniforme vestimentaire¹⁷ caractérisant souvent les différents groupes d'adolescents.

Restaurer le « dire » : une thérapie de l'énonciation

Ces remarques psychosémiotiques ont en grande partie pour origine notre expérience de l'accueil en thérapie d'adolescents dans un service d'intersecteur¹⁸.

Et, à l'interface entre une psychiatrie originale optant pour le processus de création (J.-P. Klein) et notre psychosémiotique, s'est élaborée la « théorie de l'ellipse¹⁹ », laquelle propose au patient, fondamentalement, un *déplacement de l'énonciation*.

Cette conception théorique du changement nous semble particulièrement indiquée, compte tenu des remarques précédentes, pour l'adolescent en difficulté.

Succinctement, cette approche art-thérapeutique consiste à articuler dans l'aller-retour les deux foyers de l'ellipse, celui (F1) de la *diction*, où le patient parle directement (en « je, ici, maintenant ») de ses difficultés, troubles, souffrances, et celui de la *fiction* (F2) où le patient crée une œuvre (verbale, plastique, musicale, etc.) à distance, détachée (en « il, là, alors »), œuvre dont il ne contrôle pas consciemment les relations avec sa problématique.

Restaurer le « dire » adolescent, soit cet auto-engendrement symbolique dans l'énonciation, revient donc à proposer de quitter régulièrement l'énonciation verbale habituelle (en *je*) pour créer un discours inédit, par exemple un récit fictif en *il*, où le sujet de l'énonciation reste dissimulé. Dans la mesure même où ce récit apparemment détaché de son énonciateur mobilise en fait les structures profondes de sa problématique, on aboutira grâce à ce détour à une « libération » de l'énonciation en *je*, à une remise en état de disponibilité des ressources symboliques résolutives du sujet.

Un exemple illustrera cette démarche thérapeutique : un aspect concernera la production elle-même en F2, l'autre une situation privilégiée de production avec l'adolescent.

Pierre, adolescent métis accueilli en thérapie par J.-P. Klein²⁰, invente ce qui nous apparaît comme un véritable *mythe d'origine* :

C'est des astronautes, ça se passe en 2010. La N.A.S.A. compte envoyer des astronautes pour voir s'il n'y a pas d'autre vie humaine ou des extraterrestres.

Ils envoient des astronautes sur des planètes très très loin et ils ne trouvent rien jusqu'à ce qu'ils contournent une grosse planète et trouvent une toute petite planète cachée derrière.

Alors ils vont la visiter. Ils trouvent des E.T. avec une forme humaine mais chaque membre est doublé : ex. 2 têtes, 4 bras, 4 pieds.

Ils commencent à essayer de discuter avec eux, quelques jours plus tard ils appellent la terre pour leur dire leur découverte. Les astronautes repartent avec quelques E.T.

Arrivés sur terre, les E.T. étonnés, essaient de repartir mais les astronautes leur disent de ne pas avoir peur, qu'ils repartiront bientôt pour revoir les leurs.

Tous les plus grands savants du monde viennent pour les examiner, poser des questions. Comment ils vivaient, ce qu'ils mangeaient.

Les E.T. n'ont pas le même sang, ils ont un sang incolore qu'on ne voit pas tellement. Il faut mettre un produit coloré pour le voir.

Leur vue est deux fois plus performante que la nôtre. Après quelques jours, ce sont les terriens qui vont dans leur planète pour que les savants des E.T. les examinent, ils trouvent tout ça un peu bizarre et après avoir réfléchi, ils constatent qu'ils ont les mêmes membres mais doubles.

Après tout ça ils décident d'unir les deux terres, qu'ils soient ensemble. Les terriens ne sont pas tellement d'accord, ils hésitent un peu.

Après quelques réunions, ils vont aller les voir et leur disent qu'ils veulent bien réunir les deux terres.

Le déplacement de l'énonciation - l'adoption d'un système énonciatif centré sur le récit²¹ – permet l'invention légendaire d'une origine (proche d'ailleurs du mythe platonicien²² rendant compte de l'homo- et hétérosexualité), invention qui mobilise la *même logique* que celle mise au jour par C. Lévi-Strauss dans l'analyse des mythes collectifs : une opposition binaire initiale rigide (humains *vs* non humains) est médiatisée, et en définitive dépassée par l'arrivée d'un terme inattendu, complexe, problématique (humain *et* non humain).

Grâce à cette invention, et bien d'autres, notre patient fait d'une pierre deux coups : d'abord, il résout, en mobilisant la logique narrative mythique, l'énigme du métissage, et, de plus, en généralisant l'état de métis à tout être futur ; ensuite, il se place, comme énonciateur du mythe, symboliquement, à l'origine de sa propre existence de métis.

Concernant le second aspect, la situation de production elle-même, indiquons que l'adolescent en question a dicté son invention au thérapeute. Accepter la *position de scribe* revêt ici une grande signification, en ce sens que cette fonction fait apparaître, comme en une mise en scène théâtrale, les différents acteurs présidant synchrétiquement à l'acte d'écriture²³, acte que nous avons présenté comme métaphorique d'un auto-engendrement.

Si l'adolescent « manipule » (fait se mouvoir la main de l'adulte par le simple pouvoir de la parole, pouvoir ici quasi divin) le thérapeute prenant en charge la réalisation matérielle du processus, tous deux sont conjointement soumis à une force transcendante, ce que Michel Foucault dénommait l'« ordre du discours », sa puissance, son inertie.

Et le partage de cette nécessaire soumission, la reconnaissance que nous sommes autant écrits qu'écrivains, parlés que parlants n'est-il pas un moyen précieux de dépassement du binarisme clos : auto- ou hétéro-engendrement ?

Ivan DARRAULT-HARRIS

Maître de Conférences en Sciences du Langage

École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris

Notes :

1 Si la linguistique est une discipline bien connue dans le champ des sciences humaines, tant elle joua un rôle de pilote méthodologique, il est bon de rappeler que la *sémiotique* est une discipline dont l'objet est considérablement plus étendu, puisqu'il est constitué de tous les discours verbaux et non verbaux : sémiotiques littéraire, picturale, musicale, architecturale, socio-, psycho- et éthosémiotique, etc. D'autre part, il s'agit pour le sémioticien de concevoir des modèles rendant compte de l'organisation interne des discours pour y mettre au jour l'engendrement du sens. On saisit donc à quel point l'*énonciation* peut y revêtir une grande importance, lieu stratégique d'articulation entre le sujet producteur et sa production-discours.

2 Émile Benveniste, Professeur au Collège de France, fut le grand pionnier de la linguistique de l'énonciation et du discours. Faisant sienne l'approche phénoménologique en l'appliquant aux faits de langage, il est l'auteur d'une rupture épistémologique majeure, avec, par exemple, l'article historique « L'appareil formel de l'énonciation », *Langages*, 17, 1970. On peut aussi consulter les deux tomes de ses *Problèmes de linguistique générale*, où l'on peut suivre l'itinéraire remarquable du linguiste spécialiste des langues anciennes, via, d'ailleurs, sa courte fréquentation de J. Lacan (un article paru dans le premier numéro de *La Psychanalyse*).

3 Il n'est pas question ici de dévaloriser l'étude linguistique de l'énoncé, mais de montrer l'existence et l'intérêt du plan de l'énonciation et de ses marques dans l'énoncé. Ajoutons que l'adolescent, d'après notre expérience, est évidemment un virtuose de la créativité lexicale (les néologismes), voire linguistique (le verlan), contribuant à séduire par le caractère inédit de l'énoncé, et à détourner l'attention du phénomène bien moins visible de l'énonciation.

4 On entendra donc par *discours* toute actualisation par un sujet d'un système sémiotique quelconque : langue orale ou écrite, gestualité, mode vestimentaire, danse, etc.

5 Ainsi la « provocation » adolescente pourrait apparaître comme une manœuvre fondamentale de *détournement* par une emphase de l'énoncé pour mieux dissimuler la prégnance de l'énonciation.

6 Ce phénomène nous est apparu dans toute sa dimension sémiotique à la faveur d'une thérapie d'adolescent. Ce patient, à l'histoire particulièrement douloureuse (dans un moment de colère, sa mère lui révéla qu'il était issu d'un viol), passa avec nous de nombreuses séances tendu vers la recherche de sa signature, parvenant enfin à y intégrer le nom de son père (dont, par un malheureux hasard, le signifiant actualisait un signifié très péjoratif). Au cours d'une séance très intense, il avait demandé que nous tenions le stylo en contact avec une feuille blanche qu'il manipulait pour que sa signature apparaisse. Exemple inédit de la position du scribe, sur laquelle nous revenons à la fin de cet article.

7 La phénoménologie insiste sur la notion de pur phénomène, de pure « parousie ». La linguistique parlerait ici de geste « auto-déictique », de simple auto-désignation.

8 Un adolescent lycéen nous a dit avoir communiqué ainsi, de nuit, pendant plus de six heures.

9 La « communion phatique », due à Malinowski, reprise par le linguiste Roman Jakobson comme fonction du langage, correspond à tous les moyens verbaux et non verbaux permettant d'enclencher, de maintenir et d'interrompre le contact entre deux interlocuteurs : ainsi, au téléphone : « allô », « hum !hum !, oui », « bon ! ». Il faut bien sûr distinguer le « oui » phatique du « oui » d'acceptation, d'accord.

10 Cf. « Énonciation écrite à l'adolescence et fantasme d'auto-engendrement », in AFAT(Association Forum Adolescence Touraine), *Adolescence, rencontre de l'écriture*, Érès, Toulouse, 1994, pp. 65-74.

11 Nous devons la communication de ce comportement à J.P. Klein.

12 Sur tous ces problèmes d'homonymie terminologique redoutable, sources de multiples confusions, on consultera le remarquable ouvrage de Michel Arrivé, Professeur de Linguistique à Paris X Nanterre : *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient ; Freud, Saussure, Pichon, Lacan*, Paris, PUF, 1994.

13 Benveniste fut un lecteur de Husserl, de Merleau-Ponty (son collègue au Collège de France, mais qu'il ne fréquenta pas) et d'Austin, qui introduisit la célèbre notion d'« acte de langage ».

14 Nous associons cette cause de mauvaise intercompréhension à celle que nous suggéra J.-Y. Le Fourn : l'adulte serait frappé d'une sorte d'amnésie quant à sa propre adolescence, et touchant les affects éprouvés. C'est malheureusement sur les affects que

porterait le questionnement de l'adolescent, l'adulte répondant « à côté », sur les événements, lesquels échappent à l'amnésie, mais ne satisfont nullement l'adolescent, qui peut percevoir la réponse comme une provocation.

15 Ce fut le cas d'un de nos patients adolescents qui en était venu à s'interdire soudainement tout usage de la parole, jetant sa famille dans un grand désarroi. La communication ne pouvait donc s'établir que par l'écriture, voire le dessin. On verra dans la dernière partie de cet article, consacrée à la restauration du « dire » adolescent, comment peut s'orienter la thérapie.

16 Cette adolescente, Anita, âgée de 14 ans, était scolarisée à l'époque dans une École autonome de perfectionnement, structure aujourd'hui disparue, et qui correspondait aux actuelles S.E.G.P.A. (Sections d'Enseignement Général et Professionnel Adapté) des Collèges accueillant des adolescents en grave échec socio-scolaire. Nous avons fait alors l'analyse sémiotique de son texte (« Mort et résurrection d'un sujet : un exemple d'énonciation écrite »), publiée dans la revue *Art et Thérapie*, n°spécial sur l'écriture, 26-27, juin 1988 (6, rue de l'Aubergeon, 41350 Saint-Claude-de-Diray).

17 La difficile quête d'identité adolescente a besoin de protections, et d'un vital confort : la dissimulation derrière le « on » du vêtement et de la coiffure, des accessoires, la fusion aussi dans le « on » de la bande ; le port de vêtements trop amples (qui rendent le corps indécidable), ou d'éléments détournés du monde du travail manuel (les chaussures renforcées destinées primitivement à prévenir les accidents sur les chantiers de travaux publics) : il ne s'agit plus tant de se protéger d'agressions extérieures, que de contenir la violente mutation corporelle en la présentant sous des normes acceptables.

18 Le service de psychiatrie infanto-juvénile du Loir-et-Cher Nord (C.M.S.P.), dont J.-P. Klein était chef de service. Nous y avons exercé pendant huit ans à temps partiel en tant que psychosémioticien.

19 On consultera l'ouvrage, écrit en commun avec J.-P. Klein intitulé *Pour une psychiatrie de l'ellipse*, PUF, Paris, 1993.

20 Ce beau mythe d'origine a fait l'objet d'une analyse sémiotique dans un article écrit en collaboration avec J.-P. Klein : « Du Métis, être-différent », *Analele Universitatii Bucuresti*, Anul XLI, 75-88, 1992.

21 Cette notion de système de *récit* (centré sur le seul *il*) est due à Émile Benveniste, qui y oppose le *discours*. Le texte de Pierre laisse pourtant transparaître, en un seul point, le système du discours (qui est centré sur le *je, nous, tu, vous*) : « Leur vue est deux fois plus performante que la *nôtre* [nous soulignons] ».

22 Il s'agit du célèbre mythe de l'androgynie contenu dans le *Banquet* de Platon : à l'origine du monde, il y avait fusion en un seul être de l'homme et de la femme ; une douloureuse séparation s'ensuivit, châtement d'une attitude sacrilège ; cette origine est toujours perceptible en observant les choix sexuels des individus, homo- ou hétérosexuels : ils recherchent leur moitié originelle perdue. Mythe inversé par rapport à celui de Pierre.

23 Une légende rapportée par l'écrivain Italo Calvino raconte que Mahomet dictait à son scribe le Coran prélevé directement de la bouche d'Allah. Et le scribe relisait ce qu'il avait écrit. Soudain il s'aperçut qu'il avait continué d'écrire après que Mahomet s'était tu. Il relut le texte saisi de terreur. Mais Mahomet acquiesça. Alors le scribe se leva, déclarant au prophète tout surpris : « Je te quitte, Maître, car je ne crois plus. » Le scribe,

ici, s'est évidemment soumis à la puissante inertie du Discours, force qui transcende tout, y compris la parole de Dieu.

Bibliographie :

- Benveniste, É., *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, Paris, tome 1(1966), tome 2(1974).
- Benveniste, É., « L'appareil formel de l'énonciation », *Langages*, 17 (mars 1970), 12-18, repris dans *Problèmes de linguistique générale*, tome 2, Gallimard, Paris, 1974, pp. 79-90.
- Darrault-Harris, I. et Klein, J.-P., *Pour une psychiatrie de l'ellipse. Les aventures du sujet en création* (préface de J.Duvignaud, postface de P. Ricœur), PUF, Paris, 1993.
- Darrault-Harris, I., « Énonciation écrite à l'adolescence et fantasme d'auto-engendrement », in A.F.A.T., *Adolescence, rencontre de l'écriture*, Érès, Toulouse, 1994, pp. 65-74.
- Darrault-Harris, I. et Costantini, M.(éds), *Sémiotique, Phénoménologie, Discours. Du corps présent au sujet énonçant*, Paris, L'Harmattan, 1996.
- Darrault-Harris, I., « Retour de la violence, violences en retour », *Actes du Colloque « Enfance et violences »*, 5-6 nov. 1997, Angers, pp. 11-16, publication de l'AREN 49 (12, square Jules Vallès, 49000 Angers).
- Darrault-Harris, I., « Pour un corps humain : du coup mortel à la calligraphie », *Pratiques corporelles*, 117, déc. 1997, pp. 16-22.
- Klein, J.-P., *L'Art-Thérapie*, PUF, coll. « Que sais-je ? » n°3137, Paris, 1997.